**COURS DE THÉOLOGIE - JÉSUS-CHRIST**Cours n°2 – Novembre 2024

**L’Incarnation et l’enfance de Jésus**

Les premières annonces du mystère chrétien parlent exclusivement de la vie publique de Jésus : son baptême, son enseignement, ses miracles, et surtout sa passion, sa mort, sa Résurrection. L’évangile de Marc ne contient rien d’autre. L’enseignement de Saint Paul n’en souffle mot. Les récits de l’enfance auraient-ils donc un caractère second par rapport au kérygme primitif ? Et pourtant deux évangélistes, Matthieu et Luc consacrent leurs deux premiers chapitres à l’enfance de Jésus. L’évangéliste Jean commence par le prologue, annonçant l’Incarnation du Verbe et la filiation divine de Jésus-Christ. Les récits des évènements de l’enfance et de la vie cachée à Nazareth nous aident à comprendre plus profondément le mystère de Jésus et c’est sur quoi nous allons nous pencher aujourd’hui : d’où vient Jésus, comment est-il homme et Dieu et quel sens donner à ce long silence de la vie cachée.

1. **Dieu se fait homme**
* **D’où vient-il ? Continuité et nouveauté**

Les chapitres 1 et 2 des évangiles de Matthieu et de Luc racontent l’enfance de Jésus. Les deux mentionnent une généalogie. Matthieu en fait l’introduction de son évangile alors que Luc la place au début de la vie publique. Les deux listes ne coïncident guère sauf sur deux filiations importantes : Abraham et David. C’est sur les deux noms que Matthieu insiste : « Généalogie de Jésus, Christ, fils de David, fils d’Abraham. » (Mt 1,1). Avec Abraham commence l'histoire de la promesse. Abraham renvoie par anticipation à ce qui doit venir. A travers Abraham doit venir une bénédiction pour tous. Jésus est connecté à l’ancienne Alliance et ouvre à la totalité ; l'universalité de la mission de Jésus est comprise dans son « d'où vient-il ». Avec David, émerge la figure du Roi messianique. A David, avait été faite la promesse d'un règne éternel : « Ton trône sera affermi à jamais » (2S 7,16). C’est la promesse de l’ange à Marie : « Voici que tu vas concevoir et enfanter un fils ; tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera pour toujours sur la maison de Jacob, et son règne n’aura pas de fin. » (Lc 1,31-33). Avec Jésus, apparaît le roi qui demeurera à jamais — complètement différent cependant de ce qu'on aurait voulu imaginer en référence au modèle de David.

La virginité de Marie et la naissance à Bethléem, deux éléments essentiels de l’Incarnation (ancrage dans la géographie et le temps et radicale nouveauté de cette naissance), sont communs aux deux. La généalogie, dans l’évangile de Matthieu, s'était déroulée selon le schéma : « Abraham engendra Isaac... » Mais à la fin, tout change, car il est dit : « Jacob engendra Joseph, l’époux de Marie, de laquelle fut engendré Jésus, que l’on appelle Christ. » (Mt 1,16). Marie ainsi introduit un nouveau commencement et relativise toute la généalogie. Son enfant ne vient d'aucun homme mais il est une nouvelle création, il a été conçu par l'opération du Saint-Esprit : « l’enfant qui est engendré en elle vient de l’Esprit Saint » (Mt 1,20). De même chez Luc : « L’Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c’est pourquoi celui qui va naître sera saint, il sera appelé Fils de Dieu. » (Lc 1,35).
« La généalogie demeure importante : Joseph est juridiquement le père de Jésus. Par son intermédiaire, il appartient selon la Loi, « légalement », à la tribu de David. Cependant il vient d'ailleurs, « d'en haut » - de Dieu lui-même. Le mystère du « d'où vient-il », de la double origine, nous est proposé sur un mode très concret : son origine peut être établie et pourtant elle est un mystère. Seul Dieu est au sens propre son « Père ». La généalogie des hommes a son importance par rapport à l'histoire du monde. Et malgré cela, à la fin, il y a Marie, l'humble vierge de Nazareth, celle en qui arrive un nouveau commencement, celle en qui recommence de façon nouvelle le fait d'être une personne humaine. » (Benoît XVI – *L’enfance de Jésus*)

Si la généalogie de Matthieu descend d’Abraham à Joseph, la généalogie de Luc remonte de Jésus vers les racines, non seulement les racines terrestres, Adam, mais la vraie origine, Dieu, créateur : c'est Dieu qui est à l'origine de l'être humain : « fils d'Adam, fils de Dieu » (Lc 3,38). Cela fait écho au message de l’ange à l’Annonciation : « L’Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c’est pourquoi celui qui va naître sera saint, il sera appelé Fils de Dieu » (Lc 1,35). Luc, en remontant à Adam, veut montrer qu'en Jésus l'humanité commence de nouveau, la promesse concerne toute l'humanité. « Luc relie la fin au commencement et fait comprendre que Jésus récapitule tout en lui à partir d'Adam, tous les peuples dispersés depuis Adam, toutes les langues, ou mieux, l'humanité tout entière comme telle. » (Irénée - *Adversus Haereses*). Cette universalité du salut est omniprésente dans les évènements de l’enfance, que ce soit la venue des mages (Mt 2) ou la prédiction de Siméon : « Car mes yeux ont vu le salut que tu préparais à la face des peuples : lumière qui se révèle aux nations et donne gloire à ton peuple Israël. » (Lc 2, 30-32).

Ces chapitres dans les deux évangiles sont remplis de citations de l’Ancien Testament pour montrer la connexion avec l’histoire du peuple choisi, la réalisation des promesses de Dieu mais aussi la radicale nouveauté de cette réalisation : la naissance de Jésus n’est semblable à aucune autre, même s’il elle survient au terme d’une gestation dans le corps d’une femme, comme pour chacun d’entre nous, elle rompt l’ordre des générations, Jésus n’est pas l’énième spécimen de l’espèce humaine, né de l’accouplement d’un homme et d’une femme. Il est le fruit de la terre, mais c’est aussi le don du ciel ! Jésus a Dieu pour Père en un sens inouï. La nouveauté est telle que les anges sont convoqués, comme ils le seront pour la Résurrection, autre évènement inouï s’il en est : 3 fois, un ange apparait à Joseph chez Matthieu, et, chez Luc, un ange apparait à Zacharie et aux bergers, ainsi que l’ange Gabriel à Marie. Ainsi c’est tout autant la continuité de l'action historique de Dieu, qu’un nouveau commencement, qui caractérisent l'origine de Jésus.

* **« Et le Verbe s’est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu’il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité » (Jn 1,14)**

Tout l’Évangile en une phrase : trois moments qui se succèdent, qui vont prendre chacun pour sa part plus ou moins de temps, trois moments qui vont scander une histoire dans laquelle va se greffer notre histoire à chacun.
**Le Verbe s’est fait chair.** Le Fils de Dieu advient dans la chair, dans notre condition d’existence charnelle, autant dire incertaine et précaire. Une chair qui le retient, mais il n’en est pas prisonnier : « J’ai le pouvoir de la donner, j’ai aussi le pouvoir de la recevoir de nouveau » (Jn 10,18). Cette chair s’impose à lui avec ses limites et obstacles, mais elle ne le contraint pas, il a voulu et il a consenti de son plein gré à cette nouvelle condition d’existence. Sa liberté divinement humaine et humainement divine, reste pleine et entière, en dépit des ténèbres qui ont voulu s’en emparer, l’appréhender, et n’y ont pu parvenir. Une existence humble et qui contraste si fort avec ce qu’il est et qu’il demeure continûment d’être : le Verbe. Il est au commencement, à l’origine et il est dans le sein du Père de toute éternité. L’Incarnation du Verbe de Dieu donne une existence pleine, débordante, qui ne l’épuisera pas ni ne l’amoindrira en aucune façon et qui ne garde rien pour elle-même, mais s’épanche dans notre condition de créature sans vouloir tenter de préserver son égalité avec Dieu, comme le soulignera la lettre aux Philippiens.

**Il a habité parmi nous.** Il a pris le temps de demeurer avec nous. Il a consenti à la patience du temps, du temps qui dure, du temps de la croissance. Il a habité : cela veut dire une présence, une accoutumance, et puis aussi la découverte d’un voisinage, une proximité dont il faut faire l’apprentissage. Cela lui aura pris une bonne trentaine d’années – son enfance, sa jeunesse et sa prime maturité, et c’est dans la logique même de son Incarnation, qu’il aura voulu dans la chair banale, d’une petite ville galiléenne, provinciale, du nom de Nazareth (et, comme le dira Nathanaël : « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? » Jn 1,46). Il va y gagner en humanité : c’est le déploiement de son Incarnation, où il apprend à devenir un humain. Et ainsi, lui qui est le Verbe, la Parole de Dieu, va fréquenter la synagogue où il apprend à déchiffrer et à épeler les lettres du texte saint dans les rouleaux de la Torah et il proclame les fulgurances des prophètes qui ne parlaient que de lui. Ce qu’il habite, c’est la terre infructueuse et inhospitalière, et il n’y trouvera pas une pierre où reposer sa tête (Mt 8,22). Car s’il est venu chez les siens, nous ne l’avons pas reçu avec joie et enthousiasme (Jn 1,11). Il a dressé sa tente parmi nous, comme la tente sacrée d'Israël en marche. L'homme Jésus est le « campement » du Verbe. La « chair » de Jésus est la « tente » du Verbe.
« Jésus est, pour ainsi dire, la tente de la rencontre — il est d'une façon très réelle ce dont la tente, et par la suite le Temple, pouvait n'être que la préfiguration. L'origine de Jésus, son « d'où vient-il », est le « principe » même — la cause première de laquelle tout vient ; la « lumière » qui fait du monde un cosmos. Lui vient de Dieu. Il est Dieu. Ce « principe » venu à nous inaugure - comme principe - une nouvelle façon d'être homme. » (Benoît XVI – *L’enfance de Jésus*)

**Et nous avons vu sa gloire.** « plein de grâce et de vérité », sa gloire n’aura pas été intimidante. Il l’a rapetissée pour être à notre hauteur, à hauteur de ce que nous pouvons recevoir. C’est pour cela qu’il s’est fait semblable à nous, et nous l’avons reconnu pour un homme à son comportement et à sa manière d’être et de dire et de faire. Il est un homme et il n’en reste pas moins « Rayonnement de la gloire de Dieu, expression parfaite de son être » (He 1,3), tout autrement que ce à quoi nous nous attendions.

1. **Jésus, homme-Dieu**
* **Vraiment homme et vraiment Dieu dès sa conception**

Un Dieu qui se fait homme, qui plus est petit enfant et qui meurt sur la croix, semblait insupportable, d’où l’idée que le Christ n’aurait eu qu’une apparence humaine : il faisait semblant (Docétisme). Ou bien alors Jésus n’était pas vraiment homme, juste un corps humain « manipulé » par Dieu, la divinité prenant la place qu’occupe chez nous l’âme, comme principe directeur, sans affectivité humaine, sans intelligence humaine (Appolinarisme). Or en Jésus, il y a une vraie réalité humaine. Le Verbe assume la chair c'est à dire s'approprie une nature humaine. « Beaucoup d’imposteurs se sont répandus dans le monde, ils refusent de proclamer que Jésus-Christ est venu dans la chair ; celui qui agit ainsi est l’imposteur et l’anti-Christ. » (2Jn 7). On ne peut être plus clair ! Une autre difficulté est d’accepter les limites qu’imposent l’Incarnation : Dieu peut-il se « salir » avec l’homme ? Et dans cette hypothèse, le Fils de Dieu n’est pas tout à fait Dieu (Arianisme). Le concile de Nicée, en réponse, affirme que Jésus-Christ est « consubstantiel » au Père, « de l’essence même du Père ». Chaque personne divine est la totalité de la divinité, il n’y a pas plusieurs spécimens du divin. Jésus est pleinement Dieu. L’affirmation « engendré non pas créé » veut trancher clairement entre ce qui est Dieu et ce qui ne l’est pas, la création, et marquer qu’on reste dans le monde divin. Devant l’objection qui dit : Dieu ne dépend de personne que de lui-même, comment le Fils pourrait-il être Dieu s’il dépend du Père ? La notion de génération a apporté un peu de lumière puisqu’elle comportait autant la notion d’égalité dans ce qu’on nommera ensuite la nature, que la dépendance sans infériorité.

Le paradoxe, qu’en Jésus, Dieu et l’homme coexistent semble n’avoir que deux solutions : la juxtaposition ou la confusion. Dans un cas, l’homme Jésus est simplement habité par le Verbe éternel comme le temple par la divinité, dans l’autre, ce qu’il y a d’humain en lui est totalement absorbé par Dieu comme une goutte de miel dans la mer. En refusant ces deux schémas, la foi de l’Eglise trace une voie étroite pour penser une « union sans confusion ». Le concile de Chalcédoine (451) affirme : « nous confessons un seul et même Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, le même parfait en divinité et le même parfait en humanité, le même vraiment Dieu et vraiment homme composé d’une âme raisonnable et d’un corps, consubstantiel au Père selon la divinité et le même consubstantiel à nous selon l’humanité, en tout semblable à nous sauf le péché, avant les siècles engendré du Père selon la divinité, et aux derniers jours, le même engendré pour nous et notre salut de la Vierge Marie, Mère de Dieu selon l’humanité. Un seul et même Christ, Fils, Seigneur, l’unique engendré, reconnu en deux natures, sans confusion, sans changement, sans division et sans séparation, la différence des natures n’étant nullement supprimée à cause de l’union, la propriété de l’une et l’autre nature étant plutôt gardée et concourant à une seule personne et une seule hypostase, un Christ ne se fractionnant, ni se divisant en deux personnes, mais un seul et même Fils, unique engendré, Dieu Verbe, Seigneur Jésus-Christ ».

Il y a unité du Christ. À tous moments, Jésus est homme et Dieu. C’est le même sujet qui agit comme homme et comme Dieu. En Jésus-Christ, tout est humain et tout est divin. Un seul sujet, qui subsiste en deux natures divine et humaine. Il n’y a pas un homme préexistant qui aurait été saisi par le Verbe, il y a un homme-Dieu, Jésus-Christ. Les récits de la naissance de Jésus sont importants pour montrer que tel est le cas dès le début : Jésus n’est pas devenu « divin » au baptême, un homme choisi et saisi par le Saint-Esprit. Non, dès sa conception, il est vrai homme et vrai Dieu. Un autre risque serait de penser que Jésus aurait accepté à certains moments de ne pas être Dieu. Noël ôte ce risque car Noël se veut une fête de la divinité du Christ. Tout est donné d’emblée : même dans la crèche, il est le Verbe de Dieu avant même de pouvoir parler (sa présence est le plus beau discours qui soit), il a tout pouvoir au ciel et sur terre. Les récits de l’enfance sont justement là pour nous montrer à la fois une naissance très humaine (détails sur l’étable, les langes…) et une filiation divine (adoration des bergers et des mages, chants des anges…).

* **« Quant à Jésus, il grandissait en sagesse, en taille et en grâce, devant Dieu et devant les homme »** (Lc 2,52)

Comment Dieu fait homme peut-il grandir et qui plus est en « sagesse » et en « grâce » ? La difficulté vient d’une vision négative de l’enfance, qui était celle de l’antiquité. L’ignorance est associée à une faiblesse, voire au mal. Le problème est surtout grave pour ce qui regarde l’identité du Christ : a-t-il su qui il était ? L’a-t-il découvert progressivement ? Si la conscience que Jésus a eue de lui-même n’a pas inclus d’emblée sa relation au Père, c’est qu’il n’était pas le Fils qu’il prétend être !

Pourtant c’est bien le Fils éternel du Père qui, en se faisant homme, assume toutes les étapes du développement humain. L’Enfant-Dieu est « le plus beaux des enfants des hommes, la grâce est répandue sur ses lèvres » (Ps 44,3). Il n’est pas forcément un surdoué, mais il accomplit divinement chaque moment de sa route, acceptant de recevoir des autres, mais sachant reconnaître à travers tout ce qu’il reçoit le don du Père. Jésus a toujours eu conscience de sa mission et du lien qui le relie à son Père, déjà au Temple à 12 ans et à de nombreuses reprises où il déclare : « je suis venu pour » (donner ma vie en rançon pour la multitude, chercher les brebis perdues d’Israël, etc.). Il n’hésite jamais, mais il pose des questions qui sont de vraies questions (ce sont même si pour certaines, il a l’intuition de la réponse Jn 6,6). Cependant il a voulu ignorer certaines choses, pour accueillir dans l’obéissance l’Heure que Dieu lui destine Mt 24,36).

Pour Saint Thomas d’Aquin, le Christ, ayant tout de notre nature humaine, y compris sa croissance, a acquis des connaissances. Il précise que le Christ-homme a trois sciences à côté de la science divine : 1) la vision béatifique qui lui fait voir toute chose dans le Père, mais n’emplit pas le champ de son savoir humain, 2) la science infuse, comme celle des prophètes, 3) la science acquise. Jésus-Christ a assumé toute notre humanité, il est un être historique en devenir, il ne s’est pas soustrait au temps, il a épousé les manques et les limites humaines. Le temps est une création bonne, c’est le lieu de notre liberté. Jésus a voulu connaître cette faculté d’acquérir. Jésus a appris, y compris à prier sur les genoux de Marie. Il reçoit, mais il reçoit parfaitement : il pose des questions aux Docteurs, mais des questions si justes et si profondes qu’elles provoquent l’admiration : « C’est au bout de trois jours qu’ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs de la Loi : il les écoutait et leur posait des questions, et tous ceux qui l’entendaient s’extasiaient sur son intelligence et sur ses réponses. » (Lc 2,46). La perfection est souvent associée à l’achèvement, la complétude, alors que la perfection est plutôt la parfaite justesse et donc on peut avoir une croissance parfaite. En tant qu’homme-Dieu, il reçoit divinement du Père, sa connaissance humaine grandit, l’intelligence filiale est parfaite dans son ordre. Jésus vit sa relation à la Trinité du point de vue humain : son expérience trinitaire est transplantée dans son humanité.

* **Vivre divinement sur l’instrument humain**

Bérulle découvre que l’humanité du Christ assumée par le Verbe éternel est sans « subsistance propre », c’est-à-dire que tout en étant intégrale, elle ne se ferme pas sur elle-même, ne se boucle pas à son niveau, qu’elle est toute ouverte vers la Personne divine du Fils qui la saisit et en fait une personne à part entière. Il contemple cette « greffe » divine dans l’homme, cette ouverture féconde qui est à la fois pauvreté (l’homme Jésus ne s’achève pas au plan humain) et suprême richesse (l’homme Jésus peut être envahi de toutes les richesses de la divinité). L’abaissement ici est moins la kénose de Dieu que celle de l’homme, l’homme est dépouillé de sa prétention à l’autosuffisance pour faire de la place à Dieu. Il ne s’agit évidemment pas là d’un acte volontaire, mais d’un « état » établi depuis l’instant initial de l’Incarnation, toute sa vie sera dans le prolongement de cet état. Cet état permet qu’il existe d’emblée une humanité dépossédée d’elle-même et toute consacrée à Dieu. Jésus est ainsi le « Religieux de Dieu ».

La divinité n’est pas définie par opposition à l’humain : éternel versus fini, savoir versus ignorer, passible versus impassible… Nous avons tendance à mettre sur le même plan les deux natures, comme une double nationalité. Dieu n’est pas un homme, il n’est pas un surhomme non plus. Quand nous attribuons à Dieu des mots, des concepts, cela ne peut pas être pris en référence à nous : l’intelligence de Dieu n’est ni semblable à la nôtre, ni opposée à la nôtre, elle est d’un autre ordre. A contrario, la nature humaine est faite pour Dieu. Être homme c’est être ouvert à la relation aux autres et à la relation à Dieu. Pour le Christ, sa nature humaine, avec ses relations aux autres, son apprentissage humain et ses souffrances sont un tremplin pour une réalisation totale du dessein créateur, devenir fils aimant du Père. L’impassibilité divine de Jésus fait qu’il supporte la souffrance de façon différente de nous en l’offrant. L’éternité divine ne veut pas dire que tout est figé, qu’il n’y a pas de changement mais que le renouvellement de l’amour, la « vie » de l’amour instaure de la dynamique. En Dieu tout est tout donné à chaque seconde du temps, Jésus utilise le temps en le transformant. La nature divine du Christ ne vient donc pas contrecarrer cet élan, mais lui donner au contraire sa profonde réalité. Grâce à sa filiation éternelle, Jésus peut vivre pleinement la vocation humaine qui nous pousse vers le Père. Un de la Trinité a souffert pour nous et c’est à travers ce renoncement, cette kénose qu’il révèle encore mieux sa divinité que ce soit à la crèche devant les mages ou sur la croix pour le centurion.

Le Fils de Dieu communique à son humanité son propre mode d'exister personnel dans la Trinité : être Fils. Le Fils éternel vit notre humanité filialement, il acclimate sa divinité et peut donc être pleinement humain et pleinement divin. Comme personne divine, il se reçoit éternellement du Père et sa divinité n’est autre que cette réception filiale. Et dans l’Incarnation, il est éminemment Fils, il transpose cette « manière d’être » dans l’humain. Le Christ reste dans l’union avec son Père, soit dans l’éternité bienheureuse, soit dans la vie humaine qu’il a acceptée. La « mélodie filiale » est jouée de deux façons qui ne sont pas en conflit. Jésus-Christ est pleinement Fils sur terre comme au ciel, Jésus nous donne Dieu en longueur d’onde humaine. L’être humain de Jésus est la meilleure approche de son être divin.

1. **Le silence du Verbe**
* **Le Seigneur vient vers nous en silence**

Celui qui nous est révélé comme le Verbe, la Parole faite chair, vient se fait reconnaître en Jésus, un nourrisson ! L’enfant, dans le monde gréco-romain, n’est pas très estimé, un peu plus dans le monde juif. Il est défini négativement par rapport à l’âge adulte : il est celui qui ne parle pas (in-fans), celui dont la pensée est encore inexistante. On parle de lui au neutre (teknon). Le christianisme va profondément changer sur ce point les mentalités, en partie à cause de Jésus qui a vécu l’enfance en perfection.

Paradoxalement, ces premières rencontres avec Jésus dans un complet silence sont les premières manifestations de sa gloire. Les bergers comme les mages viennent voir et adorer, car ils ont reconnu le Seigneur, grâce aux anges ou à l’étoile : « Et soudain, il y eut avec l’ange une troupe céleste innombrable, qui louait Dieu en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes, qu’Il aime. » Lorsque les anges eurent quitté les bergers pour le ciel, ceux-ci se disaient entre eux : « Allons jusqu’à Bethléem pour voir ce qui est arrivé, l’événement que le Seigneur nous a fait connaître. » (Lc 2,13-16). « Quand ils virent l’étoile, ils se réjouirent d’une très grande joie. Ils entrèrent dans la maison, ils virent l’enfant avec Marie sa mère ; et, tombant à ses pieds, ils se prosternèrent devant lui. Ils ouvrirent leurs coffrets, et lui offrirent leurs présents : de l’or, de l’encens et de la myrrhe. » (Mt 2,10-11).

A la Crèche où le Verbe était enfant, il parle par sa seule venue, par l’humble abaissement grâce auquel il prend le chemin, chaque fois différent, qui rejoint chacun de nous. Le Messie, c’est par excellence celui qui vient. Avant même d’accomplir quoi que ce soit, il est l’envoyé du Père vers l’humanité, et, d’une certaine façon, cela suffit. Dieu n’«a» pas, n’agit pas d’abord, il «est». Il ne vient pas de façon générale et indistincte : il vient vers chacun de nous, personnellement. Préfiguration de la Passion : « Maltraité, il s’humilie, il n’ouvre pas la bouche : comme un agneau conduit à l’abattoir, comme une brebis muette devant les tondeurs, il n’ouvre pas la bouche. » (Is 53,7). Selon Isaïe, le silence de l’agneau est celui de son offrande volontaire dans la mort sacrificielle, qui sera ensuite la source de la gloire qu’il recevra en récompense.

* **Le Verbe silencieux nous introduit dans l’écoute du cœur**

Le silence de Jésus a encore une autre signification : celle de laisser la place au témoignage intérieur du Père. Si Jésus se tait, c’est ainsi pour nous rendre attentif à cette voix du Père qui parle en nous. Seul le Père, en effet, qui témoigne à l’intime du cœur de l’homme par son Esprit, peut donner à connaître l’origine divine de son Fils Jésus, en soi, inaccessible à l’esprit humain : « Le Père qui m’a envoyé a lui-même porté témoignage à mon sujet » (Jn 5,35 ; Cf. Jn 15,21 ; 1 Jn 5,10). Il est cette Parole venue du Père dans cette voix de fin silence qui aura vibré aux oreilles du prophète Élie sur la montagne de l’Horeb [1R 19]. Parole qui bruisse sans cesse, en permanence, dans ce que les cieux, et tout le cosmos, et le firmament racontent de l’œuvre de Dieu, mais que ne perçoit que l’oreille accoutumée au secret du silence [Ps 18]. Ce frémissement du Verbe qui explose pour ainsi dire dans la discrétion du silence, ceux qui sont nés de la chair et du sang, ceux qui sont arc-boutés sur leurs raisonnements, ceux-là n’y seront pas sensibles, mais seulement ceux qui sont nés de Dieu, c’est-à-dire disponibles, qui ont un cœur qui écoute.

« Écoute, Israël ? » (Dt 6,4). Ce proto-commandement est le prototype de toute la loi, il est la porte étroite incontournable, qui seule donne accès à la loi de Dieu, au mystère de Dieu « enveloppé de silence aux siècles éternels » (Rm 16,25). Non pas se taire pour se taire, mais se taire pour écouter celui qui s’est fait sans-voix avec les sans-voix (Is 53,7) : pour obéir, au sens étymologique ob-audire, comme un disciple aux pieds de son maître. Le silence de celui qui, à l’image de Marie, garde toutes ces choses en son cœur, les médite, donne le temps au mystère rencontré de germer, de s’enraciner en lui, d’en témoigner. « Sa mère gardait dans son cœur tous ces événements. » (Lc 2,51).
Le prophète avait demandé : « Ah ! si tu déchirais les cieux et si tu descendais », et le voilà exaucé.
St François d’Assise contemple dans la crèche l’abaissement vertigineux de son « Très-Haut Seigneur ». Ce qui l’attire, ce n’est pas le pittoresque de la scène, mais l’indicible grandeur de Dieu qui se voit mieux jusque dans la fragilité de l’enfant et le pauvre entourage où elle se manifeste.

* **30 ans de vie cachée**

« Nazareth est l’école où l’on commence à comprendre la vie de Jésus : l’école de l’Évangile (...). Une leçon de silence d’abord. Que naisse en nous l’estime du silence, cette admirable et indispensable condition de l’esprit. » (Paul VI, discours 5 janvier 1964 à Nazareth).

Contemplons Jésus lui-même, le témoin par excellence, Jésus, qui est le Verbe fait chair et qui s’est fait silence durant trente ans. Tout est grâce en Jésus, son enfance n’est pas du temps perdu. Charles de Foucault nous invite à sa suite à l’exposition amoureuse à la lumière de sa présence, au déploiement du mystère du Verbe fait chair dans le silence de l’humilité à Nazareth. Il souligne l’intense communion entre Jésus, Marie et Joseph, leur continuelle vie de prière et de travail, comme aussi la soumission filiale de Jésus à ses parents. La vie de Jésus à Nazareth est le thème central de son itinéraire spirituel.

« C’était la moitié de votre vie, celle qui regardait la terre, tout en répandant vers le ciel un parfum céleste… était la partie visible…- la partie invisible c’était la vie en Dieu, la contemplation de tout instant : Dieu vous viviez en Dieu ; homme vous ne cessiez de jouir de tous vos instants de la vision béatifique et de dons incomparables… Vous travaillez, vous consoliez vos parents, vous vous entreteniez tendrement et saintement avec eux, vous priiez avec eux durant le jour… mais comme vous priiez aussi dans la solitude et l’ombre de la nuit, comme votre âme s’exhalait en silence… Toujours, toujours vous priiez… Vous priiez à tout instant, puisque prier c’est être avec Dieu et que vous étiez Dieu, mais comme votre âme humaine prolongeait cette contemplation pendant les nuits, comme pendant tous les moments du jour elle s’unissait à votre divinité… »

**Conclusion**

« Le Verbe même de Dieu, plus ancien que les âges, l'invisible, l'incompréhensible, l'incorporel, le principe né du principe, la lumière née de la lumière, la source de la vie et de l'immortalité, l'empreinte du divin modèle, le sceau immuable, l'image parfaite et la parole définitive du Père s'avance vers sa propre image, revêt la chair pour sauver la chair, s'adjoint une âme pensante à cause de son âme afin de purifier le semblable par le semblable, et assume tout ce qui est humain, hormis le péché. Conçu de la Vierge qui avait été purifiée par l'Esprit dans son corps et dans son âme, c'est vraiment Dieu qui assume l'homme au point de former un seul être issu de ces deux opposés, la chair et l'esprit, dont l'un divinisait tandis que l'autre était divinisée. Union étonnante et paradoxal échange ! Celui qui est devient. L'incréé se laisse créer. Celui que rien ne peut contenir est contenu au sein d'une âme pensante qui tient le milieu entre la divinité et l'épaisseur de la chair. Celui qui donne la richesse se fait mendiant, il mendie ma chair pour m'enrichir de sa divinité. Celui qui est plénitude se vide ; il se vide un moment de sa gloire pour que je prenne part à sa plénitude. Quelle est cette abondance de bonté ? Quel est ce mystère qui me concerne ? J'avais reçu l'image et je ne l'ai pas gardée ; et Lui reçoit ma chair pour sauver cette image et rendre la chair immortelle. Il offre un second partage beaucoup plus étonnant que le premier. Alors il avait partagé ce qu'il avait de plus haut, maintenant il vient prendre part à ce qu'il y a de plus faible. Ce dernier geste est encore plus divin que le premier, encore plus sublime pour ceux qui en ont l'intelligence. (Grégoire de Nazianze – *Discours 45 pour la Sainte Pâques*)

« Dieu pouvait-il faire briller sur nous une grâce plus grande que celle-ci : son Fils unique, il en fait un fils d'homme et, en retour, il transforme des fils d'homme en fils de Dieu ? Cherche où est le mérite, où est le motif, où est la justice, et vois si tu découvres autre chose que la grâce. » (Saint Augustin *– Sermon 185 pour le jour de Noël*)